

Texte 1

Le visiteur

Harp est un jeune garçon que ses parents ont laissé seul à la maison pour la soirée.

C'est alors que l'on sonna à la porte. Harp mit les doigts sur le bouton de la porte, le tourna et ouvrit. Un homme attendait et ne partait pas. Qui était-ce ?

Il parut gigantesque à Harp, mais cela devait être un effet de la lune ; on voyait mal où s'arrêtait le sommet de sa tête sur le fond sombre des arbres.

L'étranger avança d'un pas et vint aussitôt dans l'entrée. Harp put mieux le voir ; il était certain de ne l'avoir jamais rencontré. C'était en fait un homme de taille moyenne, dans les quarante ans, ses biceps roulaient sous le pull-over. Il portait une casquette à visière, des baskets démodées et un jean trop large. Il avait une musette sur le côté. Harp nota que la bandoulière de toile était nouée comme une ficelle. En plus ce type ne devait pas s'être rasé depuis trois jours.

« Tu es seul, petit ? » dit-il.

Harp voulut répondre : « Oui » et il fut presque étonné de s'entendre dire : « Non, mes parents sont en haut.

-Je peux monter ?

-Sûr », fit Harp.

Drôle de samedi soir !, Claude Klotz © Le Livre de Poche Jeunesse, 2007.

Texte 2

Frédéric dans la neige

Frédéric avance prudemment jusqu'au portillon.

Quand il est arrivé là, Frédéric prend son élan et saute à pieds joints dans la neige qui recouvre le trottoir. Puis il fait un grand pas prudent, se retourne accroupi, et voit son empreinte. Il est satisfait. Il renverse la tête en arrière autant qu'il le peut et ouvre la bouche pour y laisser entrer la neige. Il tire même la langue pour attraper des flocons et il reste ainsi un moment, avalant la neige à pleine bouche.

Au bout d'un moment, il jette encore les yeux derrière lui, admirant sa trace parmi celles des autres. La sienne est vraiment la plus belle.

Mon ami Frédéric, Hans Peter Ritcher, traduit de l'allemand par Anne Georges, © Le Livre de Poche Jeunesse, 2007.

Texte 3

Premier réveil en pension

Il sauta au bas de son lit, mit ses pantoufles, vida les poches de son costume bleu, le brossa rapidement... Il choisit son costume de golf et alla aux lavabos. Toutes les places étant occupées, il attendit. Chacun de ses camarades avait sa façon de faire sa toilette. Celui-ci se mouillait à peine, furtivement. Celui-là pétrissait, sous le robinet, sa tête couverte de mousse. Cet autre se frottait le visage comme s'il voulait l'écorcher. Cet autre, au contraire, paraissait modeler le sien.

Puis il eut faim et se précipita au réfectoire.

Les amitiés particulières, Roger Peyrefitte, « droits d'auteur M. Alexandre de Villiers, Exécuteur testamentaire de Roger Peyrefitte », Editions T.G.

Texte 4

Aveline et le dindon

Un jour, Aveline cueillait des fraises sauvages dans la Forêt des Pins lorsqu'un petit animal à plumes, un dindonnet avec son cou tout déplumé, un sac à puces, a sauté dans son panier et a écrasé les fraises comme un forcené. Elle a tenté de l'écarter. Peine perdue, il ne partait pas ! Elle l'a ramené à la maison, perché sur son épaule.

Sa mère a poussé de hauts cris. "Cette bête à plumes est un wanga ! Ma fille, demain matin avant le lever du jour, tu ramèneras cette bête où tu l'as trouvée. Ce soir, qu'elle dorme dans la cour. Et fais ce que je te dis."

Mais le petit animal à plumes, le dindonnet, le sac à puces, ne l'entendait pas de cette oreille. Il s'est mis à rechigner et à chanter qu'il ne pouvait pas dormir tout seul dans la cour.

D'après « Aveline et le dindon » dans *Malice et l'âne qui chie de l'or et autres contes d'Haïti*, Mimi Barthélémy.Syros, 1996.

Texte 5

Amadou

Amadou reprenait sa course lorsqu'il¹ se sentit faible et angoissé sans savoir pourquoi. Soudain, une voix qui venait du ciel, et qu'il² entendit très distinctement, lui³ cria :

- Regarde-moi⁴ ! Je⁵ t'⁶ordonne de me⁷ regarder !

Il⁸ leva la tête en tremblant et vit, très haut, un oiseau de grande taille qui⁹, les ailes étendues, tournoyait au-dessus de lui¹⁰.

Il¹¹ continua d'avancer, mais avec effort et à petits pas chancelants, la tête toujours levée, ses yeux ne pouvant se détacher de l'aigle. Et celui-ci¹² descendait, effrayant, sans replier ses ailes dont l'ombre s'allongeait sur le sol.

Amadou fit un bond, mais il¹³ fléchit sous le poids de l'oiseau géant qui¹⁴ s'abattait sur lui¹⁵ et lui¹⁶ labourait les flancs de ses serres.

Amadou le Bouquillon, Charles Vildrac. Droits réservés.

Texte 6

Fin de vacances

Les nuages se chargèrent de pluie et le vent se leva. Sur la plage de Saint-Clair, à la sortie du Lavandou, les derniers vacanciers de septembre plièrent leurs parasols inutiles et leurs serviettes de bain. Les jouets des enfants regagnèrent les coffres des voitures familiales.

Ricky Miller frissonnait sous son tee-shirt Snoopy, mais il pouvait supporter la pire des bourrasques. Car il attendait Georges, son frère, qui regagnait la plage en battant l'eau des mains et des pieds avec une belle énergie.

Pour Georges, Ricky se serait fait couper en morceaux, il aurait traversé des forêts, escaladé des montagnes. Il admirait sans retenue son frère qui le méritait bien, faut-il le préciser ?

Georges le rejoignit sur le sable, tout dégoulinant d'eau. Ils rangèrent leurs affaires, prirent leur sac et partirent vers le sommet de la falaise.

- Encore cinq jours et on remonte sur Paris, dit Ricky. Sophie et toi, vous recommencez l'école dans une semaine.

Sophie, la sœur de Georges et Ricky, ne descendait à la plage que le matin car elle se réservait l'après-midi pour travailler. À seize ans, elle se préparait déjà à passer le bac.

Les doigts rouges, Marc Villard, collection « Mini Syros » © Editions Syros, 2005, 2007.

Texte 7

L'attraction

Au XVIII^e siècle, Gulliver voyage d'île en île. Après l'île de Lilliput, habitée par des personnages minuscules de quinze centimètres de haut, le voici chez des géants de plus de dix mètres où il est montré à toute la population.

J'obéis à l'ordre, à la voix ou à la baguette de la fillette. Je vais et je viens, je salue, je m'étends à terre et je me relève. Je galope à cheval sur une brindille, j'ôte mon habit pour le remettre, je souhaite la bienvenue aux hommes et j'envoie des baisers aux dames. Je réponds aux questions qu'on me pose dans la langue du pays, du mieux que je le peux..... Je bois à la santé des curieux.

Je suis montré douze fois ce jour-là et je dois recommencer autant de fois les mêmes sottises.

Les voyages de Gulliver de Jonathan Swift

Texte 8

La petite sœur

Marcel Pagnol raconte son enfance.

La petite sœur est un personnage plaisant mais qui tient, à mon avis, beaucoup plus de place que n'en mérite son faible volume. Elle crie quand on la coiffe, repousse avec rage la bonne soupe, puis la réclame en sanglotant, et soudain éclate de rire. Elle prétend se mêler à nos jeux mais fond en larmes lorsque Paul, pour la distraire, monte sur la table et fait plonger sa poupée dans la lessiveuse, ou quand, pour jouer aux cachettes, on l'enferme à clef dans un placard, entre les vêtements naphthalinés.

Pour plaisanter, je lui crie à travers la porte du placard que nous avons perdu la clef et Paul ajoute, consolant, que le serrurier viendra la délivrer le lendemain.

Le temps des secrets, Marcel Pagnol, collection « Fortunio » © Editions de Fallois, 2004.

Texte 9

Au supermarché

Ce matin-là, Agnès était encore en retard. Elle gara sa voiture sur le parking, prit un chariot d'une main, son sac de l'autre et se dirigea vers le supermarché. Il lui restait une demi-heure pour faire ses courses. La jeune femme pénétra dans le magasin à toute allure.

D'abord elle fila au rayon froid pour regarnir le congélateur, puis elle prit un poulet pour midi. Ce volatile avait intérêt à rôtir vite si la famille voulait le manger cuit.

En passant à la boulangerie, Agnès acheta une baguette et fonça ensuite au rayon des sucreries pour les malabars des enfants. Elle prit rapidement quelques fruits, se faufila entre les piles de caisses de légumes et elle chargea un pack de bouteilles d'eau. Qu'elles étaient lourdes !

Elle se demanda quel livre voulait Eléonore. Après une course dans les rayons, elle trouva l'ouvrage et le glissa dans le caddie. Elle s'arrêta devant les téléphones et elle prit une recharge pour le portable de Pierre.

Elle fila à la caisse où deux clients attendaient. Bouillant intérieurement, elle pesta après cette dame qui discutait, trouva que l'homme devant elle mettait bien longtemps à payer. Enfin, impatiente, elle vida ses courses sur le tapis roulant, les paya et repartit vers la voiture.

En fin de compte, elle n'avait que cinq minutes de retard. Quelle matinée !

Texte 10

Histoires pressées

Aujourd'hui, au petit déjeuner, j'ai pris la boîte à sucre, j'y ai trouvé un serpent à sonnette. Hier, c'était un serpent à lunettes.

Et puis, je n'ai pas pu boire mon chocolat parce qu'il y avait une sirène qui nageait paresseusement la brasse dans ma tasse.

Quand j'ai voulu me couper une tartine, le pain s'est mis à parler. Il m'a dit d'une voix ensommeillée : "Tu ferais mieux d'aller te laver les mains." [...]

Je suis retourné dans ma chambre et, comme d'habitude, je me suis disputé avec ma sœur. [...] Furieux, je l'ai jetée par la fenêtre et elle est allée se percher sur un poteau électrique.

Ensuite, j'ai couru après mon cartable qui sautait comme un kangourou et je l'ai attrapé au lasso. [...] Je commençais à m'énervé.

Mais juste à ce moment-là, on m'a frappé sur l'épaule. C'était Marie ; elle m'a fait un clin d'œil et elle a dit : "Salut !" Et puis elle a disparu dans la foule.

Je l'ai regardée s'éloigner et tout à coup, dans ma tête, ça s'est mis à chanter.

Nouvelles histoires pressées, Bernard Friot, © Editions Milan, 2007.

Texte 11

Aveline et le dindon

Un jour, Aveline cueillait des fraises sauvages dans la Forêt des Pins lorsqu'un petit animal à plumes, un dindonnet avec son cou tout déplumé, un sac à puces, a sauté dans son panier et a écrasé les fraises comme un forcené. Elle a tenté de l'écarté. Peine perdue, il ne partait pas ! Elle l'a ramené à la maison, perché sur son épaule.

Sa mère a poussé de hauts cris. "Cette bête à plumes est un wanga ! Ma fille, demain matin avant le lever du jour, tu ramèneras cette bête où tu l'as trouvée. Ce soir, qu'elle dorme dans la cour. Et fais ce que je te dis."

Mais le petit animal à plumes, le dindonnet, le sac à puces, ne l'entendait pas de cette oreille. Il s'est mis à rechigner et à chanter qu'il ne pouvait pas dormir tout seul dans la cour.

D'après « Aveline et le dindon » dans Malice et l'âne qui chie de l'or et autres contes d'Haïti, Mimi Barthélémy.Syros, 1996.

Texte 12

L'île aux consignes

Grand-Jean, un vieux marin, a volé le plan d'un trésor à un pirate. Un jeune garçon part lui à la recherche du trésor. Poursuivis par les pirates, ils arrivent néanmoins dans la Mer des Caraïbes. Le garçon raconte.

La chaleur est étouffante, humide et pesante. Il règne autour de nous un calme inquiétant. On n'entend que le bruit des rames du petit canot où Grand-Jean et moi avons pris place. Mon compagnon semble nerveux, lui aussi. Pourtant, les pirates n'ont pas donné signe de vie depuis plusieurs jours. La traversée, quoique longue, s'est passée sans encombre.

Ce profond silence nous effraie. Nous approchons de terres inconnues où tout semble mort. Le ciel d'un bleu profond et l'eau turquoise, le sable blond et les verts palmiers n'arrivent pas à égayer le paysage de cette île sinistre. Depuis le pont du navire, les marins nous observent sans un mot. Par sécurité, Grand-Jean a maintenu les tours de garde et les vigies se relaient sur la hune.

Machinalement, je caresse la crosse de mon pistolet, comme pour m'assurer de sa présence tranquillisante. Je vois la plage s'approcher. Les pirates ont-ils pris le trésor ? Veulent-ils me laisser faire ? Que va-t-il se passer ?

L'île aux consignes, Pierre Rouane © Editions Sedrap, 1996.

Texte 13

Une vie de loup

Dans un zoo, un enfant et un vieux loup borgne se fixent, œil dans œil. Toute la vie de Loup bleu défile au fond de son œil.

Alors, c'est ça, ton enfance, Loup Bleu : fuir devant les bandes de chasseurs ?

Oui, c'est ça.

On s'installe à l'abri dans une vallée paisible, bordée de collines que Cousin Gris pense infranchissables. On y reste une semaine ou deux, et il faut s'enfuir à nouveau. Les hommes ne se découragent jamais. Depuis deux lunes, c'est toujours la même bande qui traque la famille. Ils ont déjà eu Grand Loup, le père. Pas facilement. Une drôle de bagarre ! Mais ils l'ont eu.

On fuit. On marche à la queue leu leu. Flamme Noire ouvre la procession, immédiatement suivie de Loup Bleu. Puis viennent Paillette et les rouquins. Et Cousin Gris, enfin, qui efface les traces avec sa queue.

On ne laisse jamais de traces. On disparaît complètement. Toujours plus loin dans le Nord. Il y fait de plus en plus froid. La neige s'y change en glace. Les rochers deviennent coupants. Et pourtant les hommes nous retrouvent.

Toujours. Rien ne les arrête.

L'œil du loup, Daniel Pennac. Droits réservés.

Texte 14

Sur l'île

Pascalet qui vit en Provence n'a pas le droit d'aller vers la rivière. Mais il a le goût de l'aventure et un jour, il se dirige vers cette fascinante et mystérieuse rivière.

Sur le sable, on voyait des traces de pieds nus. Le lieu était solitaire, sauvage. On entendait gronder les eaux. Qui hantait cette anse cachée, cette plage secrète ? J'eus peur.

En face, l'île restait silencieuse. Je me glissai sous un fourré épineux, à l'abri. Là, invisible, j'attendis, tout en surveillant l'île. [...] Le temps passait, monotone, l'air devenait tiède. Je m'assoupis.

Comment fus-je éveillé ? Je ne sais. Rien ne semblait changé autour de moi. [...]

Tout à coup, au milieu de l'île, entre le feuillage des arbres, s'éleva un fil de fumée, pur, bleu. L'île était habitée. Mon cœur battit. J'observai avec attention le rivage opposé, mais vainement. Personne n'apparut. Au bout d'un moment, la fumée diminua ; elle semblait se retirer peu à peu dans les bouquets d'arbres. Il n'en resta rien.

Le soir tombait. Je sortis de ma retraite et revins à la plage.

Ce que je découvris m'épouvanta. A côté des premières traces que j'avais relevées sur le sable, d'autres, encore fraîches, marquaient le sol. Ainsi, pendant que je dormais, quelqu'un était passé près de mon refuge. M'avait-on vu ?

L'enfant et la rivière, Henri Bosco, © Editions Gallimard Jeunesse.

Texte 15

Sur l'île

Sur le sable on voyait des traces de pieds nus. Le lieu était solitaire, sauvage. On entendait gronder les eaux. Qui hantait cette anse cachée, cette plage secrète ? J'ai eu peur.

En face, l'île restait silencieuse. Je me suis glissé sous un fourré épineux, à l'abri. Là, invisible, j'ai attendu, tout en surveillant l'île. [...] Le temps passait, monotone, l'air devenait tiède. Je me suis assoupi.

Comment ai-je été éveillé ? Je ne sais. Rien ne semblait changé autour de moi. [...]

Tout à coup, au milieu de l'île, entre le feuillage des arbres, s'est élevé un fil de fumée, pur, bleu. L'île était habitée. Mon cœur a battu. J'ai observé avec attention le rivage opposé, mais vainement. Personne n'est apparu. Au bout d'un moment, la fumée a diminué ; elle semblait se retirer peu à peu dans les bouquets d'arbres. Il n'en est rien resté.

Le soir est tombé. Je suis sorti de ma retraite et suis revenu à la plage.

Ce que j'ai découvert m'a épouvané. A côté des premières traces que j'avais relevées sur le sable, d'autres, encore fraîches, marquaient le sol. Ainsi, pendant que je dormais, quelqu'un était passé près de mon refuge.

L'enfant et la rivière, Henri Bosco, © Editions Gallimard Jeunesse.

Texte 16

Souvenirs

En Sibérie, une louve se trouve face à un enfant rescapé d'un accident d'avion. Ce dernier la prend pour un chien. Louve ne sait pas quoi faire.

Louve attend, souffle suspendu, gueule béante. Des sources de son âme sauvage jaillissent des images floues, parfumées de souvenirs vivaces.

C'était à la saison des fleurs, quand Taïga se couvre de taches rouges, de taches jaunes, de feuillages sucrés. Louve errait, avec à ses côtés, un compagnon gris et roux. Ils jouaient, chassaient, dormaient ensemble.

Ensuite, sous les racines d'un énorme sapin, étaient nés trois petits sur lesquels Louve avait veillé, exaltée par un amour farouche. Cet amour habitait aussi son compagnon, mais ils n'avaient pas pu, malgré leurs crocs, protéger ces trois formes douces, tendres..., fragiles.

Il n'y avait pas eu de combat acharné, de gorges ouvertes, rien de tout cela. Un matin, ils avaient trouvé la tanière vide, avec, en relent, une mauvaise senteur de mort. Puis le compagnon avait disparu.

Depuis, Louve parcourait Taïga, vibrante d'un unique souci : survivre.

Taïga, Florence Reynaud © Pocket jeunesse, 2005.

Texte 17

Les raviolis

Victor a toujours adoré son grand-père. Depuis sa disparition, toutes les situations lui rappellent comment il était.

Pour l'heure Victor a envie de manger des raviolis.

Ah ! Ça y est ! La voilà, la petite boîte ! Elle est restée là, sage, au fond du placard où il l'avait bien cachée derrière les trois litres d'huile d'olive et de vinaigre balsamique. Il fond de tendresse en pensant à sa sœur qui croyait que ce vinaigre était l'œuvre de M. Balsamique, un aristocrate argenté qui avait inventé, pour rire, cette substance vénérée par notre mère.

Il rit en utilisant l'ouvre-boîte électrique qui met plus de temps à ouvrir qu'une clé à sardines rouillée.

Il vide les raviolis tout mous dans la casserole et attend. Il pousse même le vice jusqu'à faire bouillir pour éclabousser un peu la cuisinière. Il verse du gruyère râpé, ça a l'air mauvais à l'extrême, mais ça lui rappelle son Grand-père quand il mangeait debout dans son atelier ces mêmes petites boîtes.

Ce soir il mange à la santé de son repos éternel.

Il se traîne jusqu'au canapé, il mordille un ravioli, il pense à lui et il part dans ses souvenirs.

C'est tout de suite le soir, Shaïne Cassim ©.

Texte 18

La légende de l'homme à la cervelle d'or

Il était une fois un homme qui avait une cervelle d'or ; oui, madame, une cervelle toute en or. Lorsqu'il vint au monde, les médecins pensaient que cet enfant ne vivrait pas, tant sa tête était lourde et son crâne démesuré. Il vécut cependant et grandit au soleil comme un beau plant d'olivier; seulement, sa grosse tête l'entraînait toujours et c'était pitié de le voir se cogner à tous les meubles en marchant... Il tombait souvent. Un jour, il roula du haut du perron et vint donner du front contre un degré de marbre, où son crâne sonna comme un lingot. On le crut mort, mais en le relevant, on ne lui trouva qu'une légère blessure, avec deux ou trois gouttelettes d'or caillées dans ses cheveux blonds. C'est ainsi que les parents apprirent que l'enfant avait une cervelle d'or.

La chose fut tenue secrète ; le pauvre petit lui-même ne se douta de rien. De temps en temps, il demandait pourquoi on ne le laissait plus courir avec les autres garçonnets de la rue.

« On vous volerait, mon beau trésor ! » lui répondait sa mère.

Les lettres de mon moulin, Alphonse Daudet, 1870.

Texte 19

À la découverte du Nouveau Monde

Quand le célèbre navigateur part d'Espagne avec trois caravelles, il fait route à travers l'Atlantique pour rejoindre les Indes par l'ouest. Il est sûr d'y arriver mais il ne sait pas qu'un continent inconnu lui barre le chemin. Naviguer pendant deux mois semble long à l'équipage. Il s'impatiente, se plaint, se révolte. Christophe Colomb lui résiste et poursuit sa route car il sent qu'il est tout près du but. En effet, un rivage apparaît bientôt. Il peut enfin triompher. Il l'aborde. Il se croit aux Indes et appelle ses habitants les Indiens. Le Génois ne sait pas qu'il vient de découvrir l'Amérique.

Christophe Colomb découvre l'Amérique, Marion Augustin et Clémence Mathieu © Editions Milan, 2009.

Texte 20

Mauvais passage

Norbert Casteret, célèbre spéléologue, raconte l'exploration d'un gouffre souterrain. Il est pendu à une corde que retiennent deux aides restés à la surface.

Muni d'une musette contenant la lampe à acétylène, la lampe électrique au poing et un sifflet entre les dents, j'enjambai la margelle du gouffre, le plus loin possible de la cascade. Après un surplomb, je fus immédiatement pendu dans le vide. Grâce à la lampe électrique, je vis défiler une vilaine paroi noire que mes pieds heurtaient à chaque balancement et d'où se détachaient des pierres. Je frôlai aussi par instants la cascade.... Parvenu à vingt-cinq mètres de profondeur, j'aperçus une petite dalle horizontale où il y avait juste la place pour mes pieds. Je réussis à l'atteindre et à m'y percher. Puis, ayant sifflé deux fois pour faire stopper, je m'arrêtai sur ce balcon terrifiant.

Au-dessous de moi, je ne distinguais rien, si ce n'est la colonne de la cascade qui fonçait dans les ténèbres à une profondeur inconnue. Avec un pied, je réussis à détacher une grosse pierre qui tomba dans le noir, sans qu'il me soit possible de discerner si elle avait touché le fond du puits ; de toute façon, la corde ne pouvait atteindre le fond ; il fallut renoncer

Au fond des gouffres, Norbert Casteret, © Editions Perrin, 1936.

Texte 21

Hansel et Gretel

Un pauvre bûcheron ne pouvait plus nourrir Hansel et Gretel, ses enfants. Sa méchante femme décida de les abandonner dans la forêt.

Tôt le matin, la méchante femme réveilla les enfants. Elle leur tendit un tout petit morceau de pain. Les enfants furent laissés seuls dans la forêt. À midi, Gretel partagea son pain avec Hansel qui avait semé le sien tout le long du chemin. Puis, ils s'endormirent. Ils s'éveillèrent au milieu de la nuit, et Hansel consola sa sœur : « Attends que la lune se lève, Gretel, nous verrons les miettes de pain que j'ai semées en venant. Elles nous montreront le chemin de la maison. »

Quand la lune fut haute dans le ciel, ils se mirent à marcher. Mais les miettes avaient disparu, mangées par les oiseaux de la forêt. Les enfants marchèrent pendant deux jours. Enfin, ils virent une maison....

Hansel et Gretel, Jacob et Wilhelm Grimm © Editions Magnard jeunesse, 2003.

Texte 22

Le rêve de Zac

Alex, qui a tout le temps la tête dans les nuages, a rencontré Zac, un autre rêveur professionnel. Celui-ci l'accompagne chez Sam Sixquestions, banquier acheteur de rêves authentiques.

Zac commença par un rêve où il était question de camping en pleine brousse. Ça ne se passait pas très bien, très bien. Abandonné par ses parents, persuadé qu'il ne les reverrait jamais, Zac était recueilli par une tribu de garçons de son âge. Du temps s'écoulait et Zac s'apercevait que sa peau était devenue noire ! Il s'amusait bien jusqu'à ce que l'horrible Mi-Man qui pouvait à volonté se transformer en arbre se mette à le pourchasser.

Alex regarda Sam. Le banquier buvait les paroles de Zac. Il s'en léchait tellement les babines que de petites gouttes de salive coulaient au coin de ses lèvres. Il roulait les yeux au ciel et semblait en extase. Cela donna quand même à Alex une légère envie de vomir.

*Dream boy de Jeff Raglus © Random House Australia, 2001.
Totalement à l'ouest, Jeff Raglus traduit par Dominique Roussel © Pocket Jeunesse, 2005.*

Texte 23

Le meilleur ami de mon père

Joey, le cheval dont le père du narrateur s'occupait, a été acheté pour aller à la guerre. Par miracle, son père le retrouve sur le front, entre deux tranchées, et réussit à le protéger.

Quand il a ramené le cheval, il a vu que c'était un cheval bai avec une étoile sur le front, et qu'il avait comme quatre chaussettes blanches. C'était Joey. [...]

À la fin de la guerre, l'armée a décidé de vendre tous les vieux chevaux de bataille pour en faire de la viande. Oui, on voulait les tuer. Les tuer tous ! Ils voulaient tuer Joey. Après tout ce qu'il avait subi, tout ce qu'il avait fait, ils l'abattaient pour la boucherie.

Alors mon père a fait la seule chose qu'il pouvait faire. Il a racheté Joey à l'armée avec son argent, toute sa solde qu'il avait mise de côté et, à la fin de la guerre, il l'a ramené sain et sauf à la maison.

*Farm boy, de Michael Morpurgo © chrysalis, 1997.
Le secret de grand-père de Michael Morpurgo traduit par Diane Ménard
© Editions Gallimard Jeunesse, 2002.*

Texte 24

La fleur

J'appris bien vite à mieux connaître cette fleur. (...)

Celle-là avait germé un jour, d'une graine apportée d'on ne sait où et le petit prince avait surveillé de très près cette brindille qui ne ressemblait pas aux autres brindilles. Ça pouvait être un nouveau genre de baobab. Mais l'arbuste cessa vite de croître, et commença de préparer une fleur. Le petit prince, qui assistait à l'installation d'un bouton énorme, sentait bien (...) une apparition miraculeuse, mais la fleur n'en finissait pas de se préparer à être belle, à l'abri de sa chambre verte.

Elle choisissait avec soin ses couleurs. Elle s'habillait lentement, elle ajustait un à un ses pétales. Elle ne voulait pas sortir toute fripée comme les coquelicots. Elle ne voulait apparaître que dans le plein rayonnement de sa beauté. (...)

Sa toilette mystérieuse avait donc duré des jours et des jours. Et puis voici qu'un matin, justement à l'heure du lever du soleil, elle s'était montrée.

Le Petit Prince, Antoine de Saint-Exupéry © Editions Gallimard Jeunesse.

Texte 25

L'île aux consignes

Grand-Jean, un vieux marin, a volé le plan d'un trésor à un pirate. Je pars avec lui à la recherche du trésor. Poursuivis par les pirates, nous arrivons néanmoins dans la Mer des Caraïbes.

La chaleur est étouffante, humide et pesante. Il règne autour de nous un calme inquiétant. On n'entend que le bruit des rames du petit canot où Grand-Jean et moi avons pris place. Mon compagnon semble nerveux, lui aussi. Pourtant, les pirates n'ont pas donné signe de vie depuis plusieurs jours. La traversée, quoique longue, s'est passée sans encombre.

À ce moment-là, ce profond silence nous effraie. Nous approchons de terres inconnues où tout semble mort. Le ciel d'un bleu profond et l'eau turquoise, le sable blond et les verts palmiers n'arrivent pas à égayer le paysage de cette île sinistre. Depuis le pont du navire, les marins nous observent sans un mot. Par sécurité, Grand-Jean a maintenu les tours de garde et les vigies se relaient sur la hune.

Machinalement, je caresse la crosse de mon pistolet, comme pour m'assurer de sa présence tranquillisante. Je vois la plage s'approcher. Les pirates ont-ils pris le trésor ? Veulent-ils me laisser faire ? Que va-t-il se passer ?

L'île aux consignes, Pierre Rouane © Editions Sedrap, 1996.

Texte 26

Au cas où

Léo était inquiet pour son ami Thomas qui n'avait pas de travail dans la ville où il habitait.

J'ai pensé qu'il partirait sans prévenir. Il ne pourrait sans doute pas faire autrement, il s'embarquerait sur un bateau, il irait vivre dans une île déserte comme un monsieur Robinson je ne sais plus comment. On ne le verrait pas pendant longtemps, très longtemps. On n'entendrait plus parler de lui et les gens oublierait son existence.

Un jour, il reviendrait. Il serait vieux, avec une grande barbe, on ne le reconnaîtrait pas.

Il raconterait ses aventures à ses petits-enfants. Ceux-ci l'écouteraient et voudraient toujours une nouvelle histoire.

Texte 27

La guerre des poireaux

Pascal déteste les poireaux. Farouchement, absolument. Hélas, son père en a planté un très grand nombre dans le potager. C'est décidé, Pascal déclare la guerre au détestable légume.....

Pascal fila au fond du jardin, bien décidé à arracher le plus de poireaux possible.

- Dix en plus ou en moins, cela ne se verra pas, murmura-t-il. Et si je parviens à en retirer dix tous les mercredis !

Il saisit à deux mains le poireau de la première rangée ... qui résista. Il tira plus fort. Ses doigts glissèrent, mais le poireau céda enfin.

- Zut ! Il s'est cassé à ras de terre, je n'ai arraché que le vert... Sûr qu'il va repousser !

Pascal comprit que sa technique n'était pas au point. Il courut jusqu'à la remise attenante au garage et reconnut, parmi tous les instruments accrochés au mur, la grosse bêche dont se servait son père.

Comme il craignait le retour de sa mère, il se hâta, creusa d'abord trop loin du pied des poireaux, puis en coupa deux du tranchant de la bêche. La terre, molle et grasse, restait collée au bout de l'instrument, qu'elle alourdissait. Pascal, en retirant les poireaux, se salit les mains. Le manche de la bêche devint glissant et noir de glaise.

Lorsqu'il eut rassemblé ses dix poireaux dans l'allée, il était trempé de sueur, et le coin du potager qu'il avait piétiné avait l'allure d'un champ de bataille.

À présent, il lui fallait faire disparaître les traces de son forfait !

La guerre des poireaux, Christian Grenier © Rageot Editeur , 1990.

Texte 28

Si tu as un chien

Si tu as un jour un chien, tu devras t'en occuper régulièrement. Il faudra le nourrir matin et soir. Il sera également nécessaire de le brosser régulièrement. Des promenades fréquentes lui feront le plus grand bien. Il voudra sortir tous les jours.

Si tu pars en vacances, tu ne pourras pas le laisser seul chez toi. Il faudra l'emmener ou il faudra le faire garder. Sinon il sera malheureux.

Si tu es absent de chez toi toute la journée, il s'ennuiera et aboiera pour se plaindre. Les voisins voudront avoir la paix et tu auras des soucis.

Si tu te montres tendre et affectueux avec lui, le soir il te regardera avec tellement de bonheur dans les yeux que tu fondras et que tu lui passeras tout. Tu oublieras tous les désagréments que tu as rencontrés au cours de la journée.

Maintenant que tu sais tout cela, si tu veux un chien, alors, je t'en offre un.

Texte 29

La fête infernale

Le jeu préféré de Brandon, c'est d'effrayer les autres : sa sœur, son cousin, les enfants... Pour Halloween, il s'en donne à cœur joie. Mais attention ! Et si c'était à Brandon d'avoir peur !

Les grognements se transforment en aboiements furieux. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Je m'immobilise. Je comprends vite ce que c'est : les deux monstres de M. Benson m'ont retrouvé, eux aussi !

Au-dessus de moi, les molosses m'attendent, fous de rage. Soudain, la lune disparaît derrière de gros nuages. Une obscurité totale s'installe. Je continue à monter. Des cailloux cèdent parfois sous mes pieds et dévalent au fond du ravin.

Je me hisse enfin au sommet du précipice, prêt à affronter les deux chiens. À ma grande surprise, ils ne sont plus là. La maison de Monsieur Benson est toute proche, à une dizaine de mètres à peine. Je réalise qu'en fait les rottweilers sont enfermés à l'intérieur !

La fête infernale, R.L. Stine traduit par Laurent Muhleisen © Bayard Jeunesse, 2001.